

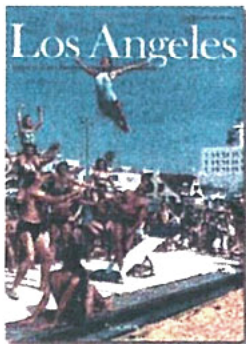
La cité des anges El Pueblo de Nuestra Señora la Reina de Los Angeles del Rio de Porciúncula en 600 clichés

JIM HEIMANN, KEVIN STARR et DAVID ULIN

Los Angeles, portrait d'une ville

Edition trilingue Taschen, 572 pp, 600 illustrations, 49,99 €

«**P**enchez le monde sur un côté et tout ce qui ne tient pas très bien glissera vers Los Angeles», déclarait l'architecte Franck Lloyd Wright. On pourrait aussi bien citer J.G. Ballard évoquant son admiration pour le livre de



Nathanael West, *l'Incendie de Los Angeles*: «Lorsque le roman commence, Hackett regarde une répétition de la bataille de Waterloo qui se déroule sur un terrain encombré de dinosaures empaillés, de temples égyptiens et de steamers

à roue du Mississippi »

Bourgade. Véritable couveuse à ciel ouvert des mythologies modernes les plus grandioses – du cinéma balbutiant à Hollywood aux triomphes de la Net-économie imaginée dans la San Fernando Valley –, Los Angeles s'inscrit durablement dans la perspective d'une destruction de la réalité. Le livre que les éditions [Taschen] consacrent à la «Cité des anges», qui suit une démarche chronologique et factuelle, décrit très bien par la preuve photographique ce processus de déréalisation totale.

A l'origine de la mégapole, comme partout aux Etats Unis, il y a un village amérindien du nom de Yang Na, peuplé par les Tongva. Les Espagnols débarquent au milieu du XVI^e siècle et établissent El Pueblo de Nuestra Señora la Reina de Los Angeles del Rio de Porciúncula. La zone passe sous domination de la nouvelle république mexicaine puis tombe aux mains anglo-saxonnes en 1846 au terme de la guerre americano-mexicaine. A l'époque, Los Angeles n'est qu'une bourgade d'éleveurs comptant 5000 âmes. La ville va connaître un essor rapide avec l'arrivée du chemin de fer et le développement de l'activité portuaire.

Etabli sur un site au climat idéal (moyenne des température 25° C), Los Angeles manque néanmoins d'eau, il faut aller chercher une source, la rivière Owens, à 400 km au nord. Un aqueduc est construit sous la direction de l'ingénieur William Mulholland (qui donnera son nom à l'une des artères serpentant sur les hauteurs de la ville, Mulholland Drive, et dont David Lynch, angelanos d'adoption, fera le titre d'un film fascinant). Les orangerais sont enfin irrigués, la ville est plantée de palmiers (arbre devenu symbole de Los Angeles mais d'importation exotique), et les artistes assoiffés de dolce vita et des vibrations d'une cité en pleine auto-engendrement quasi-ex nihilo arrivent en masse.

Le village d'Hollywood est annexé en 1910 et devient la zone d'implantation d'une nouvelle

industrie cinématographique. En 1923, le propriétaire du *Los Angeles Times* plante sur les collines les lettrages publicitaires «Hollywoodland» afin de promouvoir un vaste projet immobilier.

Derricks. Rassemblant des archives photographiques considérables, le livre nous montre le fatras composite de la capitale californienne: les fantaisies architecturales de styles hispano-rhénan, les émeutes raciales (les Wasp contre les Chinois, les Hispaniques, les Noirs...), les surfers, les derricks des forages pétroliers jouxtant les églises, la police ouvertement corrompue, les freeways, les pieds de Marilyn à la morgue, les premiers rassemblements des scientologues, une soirée mondaine chez Dennis Hopper, Roman Polanski effondré sur le seuil ensanglanté de la villa où vient d'être assassinée sa compagne Sharon Tate, le Disney Hall de Franck Gehry devenu l'un des temples du renouveau architectural depuis 2002, le smog de la pollution par l'automobile et les usines alentour, le quartier chic de Bel Air ravagé par les flammes en 1961 (la «tragédie qui a décimé les visons»)...

Le livre est aussi une invitation à lire les auteurs du cru, notamment le roman désenchanté (et culte aux Etats-Unis) de Joan Didion, *Plays at it Lays* (*Maria avec et sans rien*, Robert Laffont), déambulation d'une actrice de seconde zone dans le vide utopique d'une ville trop belle pour être vraie.

DIDIER PÉRON